

La corde au cou .

Dans mon jardinet, je regarde les grosses fourmis noires déplacer insidieusement les auto-bloquants en creusant des galeries. Communauté travailleuse et stratégique, elles stockent les croquettes du chat, les transbahutant au sous-sol. Ces chemins que j'imagine tortueux excitent ma curiosité.

La vie est mon énigme, ma corde à linge aussi.

Nantie de pinces en forme d'étoiles scintillantes fabriquées en Chine, celle-ci est mon casse-tête, aucune solution ne convenant à un étendage sur cette terrasse biscornue : mur trop proche, vents furieux, ruptures, doigts coincés dans la pliure, blanc souillé par la rouille... J'ai tout essayé.

Mes installations précaires m'offrent avec obstination une voûte céleste disgracieuse... Je persévère avec lassitude dans l'inutile, espérant initier les fourmis au séchage.

Cet alignement maniaque ou désordonné m'intrigue: les dessus comme les dessous alimentent ce qui de l'être ou du paraître domine et qu'une corde peut dénoncer sans mystère. Je revois les italiennes parfaitement organisées: à l'extérieur nappes et draps redevenus immaculés, ensuite robes, pantalons et chemises, puis un recul vers l'intime, le camouflé, ce qui fait honte ou qui en dit trop. Je saisis *ce linge sale qu'on ne lave qu'en famille*, comme une parcelle de vraie vie, que le vent avoue dans un mouvement complice.

J'ai grandi auprès des femmes du silence, ces fourmis laborieuses maîtresses de leur tribu, se protégeant du regard de l'autre plus lourd que le poids de la haine. J'ai été nourrie des éclats chuchotés à l'ombre de volets tirés, où colères et passions explosent à voix contenue. Je me défends d'être l'esclave de ces mots étouffés, croyant avoir brisé leur moule. Un secret ne s'avoue jamais! Ma problématique de corde m'interroge. Dans mon village, univers clos et voyeur, je refuse de cultiver la dissimulation, m'abandonnant à son emprise avec tous mes paradoxes, aucune étoile n'éclairera ce que je cache.

Je ne peux être comme la *Cicciolina** locale qui accroche strings et soutiens gorge *oversize* à l'unique corde de la place de l'église. Les étoiles chatoient, tenant bretelles et ficelles à hauteur du regard d'hommes refaisant le monde, happés par les légers balancements de triangles et de dentelles. S'échafaudent alors d'hypothétiques révolutions, les anciens s'émoustillant en commentaires fiévreux comme en vaines agitations.

Victime consentante de mon histoire, j'ai une relation cachée avec un homme marié.

C'est Jean, garçon débonnaire, aux deux mains gauches indifférentes à l'instabilité d'une corde à linge. Intellectuellement il me repose, tempérant mes réflexions perpétuelles par une puissante inertie. Je suis gourmande, il est gourmet, peu encombrant, allant du lit à la table sous le seul règne du plaisir. Un jour pourtant, il m'a offert un système à enrouleur à fixer entre deux murs, escamotable après chaque lessive. L'objet vite abandonné traîne près de la caisse à outils. Jean est un passager clandestin

qui préfère la sensualité au bricolage. Son oubli éteint mes étoiles, faisant des chaises du jardin des séchoirs.

J'observe la procession de fourmis avançant en rang serré, long fil sombre, agité dans les deux sens. Pourquoi sont-elles aussi disciplinées?

Une voiture bleue ralentit sous ma fenêtre... Quelqu'un se sera trompé, la rue est en cul de sac.

L'alignement des insectes me rappelle les cordes des anciennes : méthodiques, sans étoile. Toute l'artillerie était noire, du noir le plus sombre, du deuil le plus absolu, fichus, foulards, tabliers, culottes, bas, caleçons, robes, tout était noir du désespoir des pertes qui noircissent toute une vie.

La sœur de ma grand-mère, elle, était une accrocheuse fantaisiste. Sa voisine partie en villégiature, une commère aux potins lourds de jugements, elle annexait le grillage protégeant son hibiscus rouge, nommé moqueusement la *Fleur du mâle*. Elle épinglait ses grandes culottes de laine sombre entre ces corolles à la sensualité flamboyante en hommage à la féminité épanouie.

J'entends siffler une machine ... C'est Jean !

Arrivé discrètement, il installe le système à enrouleur décidé à m'offrir une nouvelle piste aux étoiles. Je le laisse finir reconnaissante et teste enfin : enroule, déroule, j'ai hâte de faire une lessive ! Il me convainc par prudence, d'attendre pour le premier essai. Je pince dessus une myriade d'étoiles étincelantes, juste pour le plaisir des yeux.

Un peu distrait, préoccupé, il dit que sa perceuse dans le coffre l'a poussé jusqu'ici, rien n'était prévu. Enfin retenu par mon humeur festive, il ouvre une bouteille de blanc, dénoyaute les dattes et prépare les tuiles au sésame accompagnant un foie gras. La porte fenêtre ouverte sur mon petit éden laisse entrer des parfums de fin de jour. Le chat qui dormait, dresse les oreilles, dérangé, puis repose la tête mollement sur son coussin. Jean me tend un verre. A l'instant où la tuile au sésame craque sous ma dent, je n'entends pas le cri de la haine *salope* !

L'énorme claquement d'élastique résonne accompagné du hurlement de douleur suivi du tir de chevrotine. Un feu d'artifice d'étoiles made in china retombe lourdement, oubliant le firmament. Jean ramasse sa femme, empêtrée dans le fil arraché du mur. Assommée par le retour de l'enrouleur, hébétée, sa tête habillée de brisures d'étoiles, le fusil à ses pieds, elle sanglote. Sans un mot, dans une colère contenue, il l'emporte toujours azimutée jusqu'à la voiture bleue, met son fusil dans le coffre et disparaît. Venu pour quelques vis, son véhicule était resté en évidence...

Mon bel étendage a anéanti l'officielle, par KO au premier round, m'évitant une fin comme celle de la fourmilière devenue un cratère parsemé de dorures. Je referme leur tombeau approximativement, vouant une reconnaissance éternelle à ma corde qui a encore failli et à la bonne étoile venue d'Asie.

**La Cicciolina : actrice de films pornographiques, femme politique, connue pour son côté sulfureux.*